

LA FÊTE DE L'ARMOIRE.

ARGUMENT.

Les cérémonies des nocés sont à peu près les mêmes en Tréguier qu'en Cornouaille. Les mœurs sont plus graves en Léon ; ici, le jour le plus gai des nocés, est le troisième, où l'on porte chez le mari l'armoire de la jeune femme ; cette armoire est en noyer ; elle est luisante à s'y mirer, les ferrures sont de cuivre et brillent comme de l'or, quatre bouquets en relèvent les quatre coins ; elle est portée sur une charrette, traînée par des chevaux dont la crinière est tressée et ornée de rubans.

Mais lorsque les parents de la mariée veulent faire entrer le meuble dans la demeure du mari, les gens de la maison le repoussent, et une longue lutte s'établit entre eux. Enfin on se raccommode ; la maîtresse du logis couvre l'armoire d'une nappe blanche, y pose deux piles de crêpes, une bouteille de vin et un haiap. Le plus vénérable des parents du mari remplit la coupe, la présente au plus âgé des parents de l'épousée, puis l'invite à man-

ger; l'autre trempe ses lèvres dans la coupe, la lui repasse en lui offrant pareillement des crêpes; chacun des parents des deux côtés les imite, et l'armoire est placée, au milieu des bravos, dans le lieu le plus apparent de la demeure.

On chante peu en Léon; la fête de l'armoire souffre cependant exception; il y a une chanson que nous avons entendu chanter au banquet qui suit la cérémonie que nous venons de décrire: c'est un dialogue entre une veuve et un jeune homme qui vient la demander en mariage. Pourquoi cette veuve? Aurait-on voulu faire songer à la nouvelle mariée qu'elle pourra bien un jour porter le mantelet noir et la coiffe passée au safran? A-t-on eu l'idée d'inspirer aux époux de graves et saintes réflexions au moment où ils entrent en ménage, de leur montrer que la vie de l'homme, comme l'a dit un Bazvalan, « est toujours entremêlée de joies et de peines; que le mariage est un vaisseau qui « vogue, exposé à toutes sortes de tempêtes, bien qu'au « sortir du port la mer soit calme et belle; » n'est-ce pas une scène perdue des anciens jeux poétiques des noces, la suite de ceux qui se jouent ailleurs le matin du premier jour? Nous sommes porté à le croire; et c'est pourquoi nous insérons cette pièce dans notre recueil, quelque peu remarquable qu'elle soit, et quoique nous n'en possédions plus sans doute qu'un fragment.

V

SOUN FEST ANN ARVEL.

(Les Lézards.)

ANN DEN IAOUANK.

Sélaout, va dous intarvez,
Deuet-ounn d'ho ti ober al lez;
Bréman digwézet ann antzer
Da zilezet pé da ober.

ANN INTARVEZ.

'Vit ar bloas-ma né rénézinn,
Na biken na c'hanv na dornian,
D'ar govent éo red d'in monet
Leac'h ounn gand Doué gortozet.

ANN DEN IAOUANK.

D'ar govent c'houi na iélo ket,
D'am ger-man né lavarann ket;
Ar rozen hag allouzou fin
Zo mad da lakat er jardin.

V

CHANT DE LA FÊTE DE L'ARMOIRE.

(Dialecte de Léon.)

LE JEUNE HOMME.

Écoutez, ma douce veuve, je viens vous faire ma cour ; voici le temps de prendre un parti.

LA VEUVE.

Pour cette année, je ne me marierai point, ni ne romprai jamais mon deuil ; il faut que je parte pour le cloître où Dieu m'attend.

LE JEUNE HOMME.

Pour le cloître, vous ne partirez point, en vérité ; mais pour mon village, je ne dis pas ; la rosé et les fines herbes sont nées pour les jardins.

— 224 —

ANN INTANVEZ.

Ar rozen zo mad d'ar jardin,
D'ar véred ar wézen ivin;
Dilennet am euz da bried
Ann-hini deuz krouet ar bed.

ANN DEN IAOUANK.

Dalit, Dalit, va dousik koant,
Dalit, va gwalenig arc'hant;
Likit hi war ho tourn bréman,
Pé m'hé lakai d'hoc'h va eunan.

ANN INTANVEZ.

Biken gwalen na gemérinn,
Na biken d'am biz na lakinn
Némed gwalen diouz dorn Doué
Péhini en deuz bet va fé.

ANN DEN IAOUANK.

C'hoant hoc'h euz éta d'am lakat
D'am lakat da vervel timad :

ANN INTANVEZ.

Den iaouank m'ho tichaouo
Diouz 'nn amzer gollet war ma zro,

Djouz ann amzer hoc'h euz kollet,
Enn eur ged gwalen ann eured,
Mé bédo Doué deiz ha noz,
'Vit 'nem geffemp er Baradoz.

— 225 —

LA VEUVE.

La rose est née pour le jardin et l'if pour le cimetière ; choisi pour époux celui qui a créé le monde.

LE JEUNE HOMME.

Tenez , tenez , ma douce belle , tenez mon anneau d'argent , passez-le à votre doigt , ou je vous l'y passerai moi-même.

LA VEUVE.

A mon doigt , jamais je ne passerai d'autre anneau que celui de Dieu qui a reçu ma foi.

LE JEUNE HOMME.

Vous voulez donc me faire mourir ?

LA VEUVE.

Jeune homme , je vous tiendrai compte du temps que vous avez perdu à me faire la cour ,

Du temps que vous avez perdu dans l'espoir de l'anneau des noces ;

Je prierai Dieu, nuit et jour , pour que nous nous retrouvions réunis dans le paradis.